

Helga Goetze, artiste m'as-tu-vulve

Article réservé aux abonnés

Activiste de la révolution sexuelle, l'Allemande Helga Goetze portait fièrement sa blouse couverte de pénis et de vulves dans les rues de Berlin, quasiment jusqu'à sa mort en 2008.



La blouse que portait Helga Goetze dans les rues de Berlin. (Morgane Détraz)

par [Agnès Giard](#)

Chaque jour, presque jusqu'à sa mort à l'âge de 85 ans, en 2008, Helga Goetze haranguait les passants de Berlin dans sa blouse ornée de copulations... Peintre, artiste textile, poétesse, écrivaine, activiste allemande de la révolution sexuelle, elle s'habillait pour faire passer le message : *Ficken ist frieden*, «baiser c'est la paix». Son travail est présenté dans l'exposition Parures d'art brut (au [Musée des beaux-arts](#) du Locle, en Suisse) consacré aux tenues les plus abracadabrantes, parfois les plus choquantes, qui aient vu le jour dans le domaine de l'art brut.

Pour Lucienne Peiry, commissaire de l'exposition, l'histoire de Helga Goetze tient d'une forme de sexualité mystique. «Jusqu'en 2007, Helga Goetze était inconnue dans le milieu de l'art. A cette époque, je dirigeais la Collection de l'art brut à Lausanne et je venais d'inaugurer une exposition intitulée l'Envers et l'Endroit. Une amie proche de Helga Goetze, nommée Karin Pott, est venue me voir avec des broderies chatoyantes qu'elle s'est mise à étaler au sol. On y voyait des paysages idylliques et des femmes nues, les fesses à l'air, le sexe ouvert, adopter des positions lascives.» Deux jours plus tard, Lucienne Peiry prend l'avion pour

Berlin et rencontre les enfants de Helga Goetze avec l'espoir qu'ils lui confient une part de ce trésor – leur mère est hospitalisée suite à un AVC. Gênés, ils répugnent à lui montrer ces broderies qu'ils jugent indécentes.

«La super-truie d'Allemagne»

«J'ai pris du temps à leur expliquer l'importance de ces créations. si bien que lorsqu'ils ont accepté de me confier certaines pièces, j'ai dû aller directement à l'aéroport, sans même pouvoir prendre ma valise à l'hôtel.» Dans l'avion qu'elle a failli rater, Lucienne Peiry garde les broderies contre son cœur. Quelques mois plus tard, Helga Goetze s'éteint à l'hôpital. Mais son talent a été reconnu, in extremis, et ses enfants décident de préserver tout son travail, au sein d'une fondation dédiée à celle qui s'autobaptisait ironiquement «la super-truie d'Allemagne» (*Deutschlands supersau*) et que rien, pourtant, ne destinait à devenir la prophétesse du plaisir sexuel. «C'était une bourgeoise sans histoire, explique Lucienne Peiry. Jusqu'à cette nuit, en Sicile, entre les bras d'un inconnu, où elle a eu une révélation.»

Qui était-elle ? L'histoire de Helga Goetze reste à écrire. Les éléments de sa biographie sont lacunaires : née Helga Troch, en mars 1922 à Magdebourg (Allemagne de l'Est), elle poursuit sagement sa scolarité avant d'épouser un banquier, en 1942, avec qui elle a sept enfants. Après la guerre, pendant vingt ans, Helga Goetze mène une vie tranquille dans une banlieue de Hambourg (Neugraben). C'est une mère de famille nombreuse qui se dédie aux tâches domestiques. Elle est alors membre des Unitariens allemands, une communauté religieuse non confessionnelle, et de l'association des objecteurs de conscience. Lucienne Peiry : «En 1968, alors qu'elle a 46 ans, son mari l'emmène en voyage – comme un voyage de noces – en Italie. Elle y rencontre un homme nommé Giovanni qui lui donne envie d'une aventure. Elle veut passer la nuit avec lui. Son mari accepte.»

La «nuit des mille et une nuits»

De cette nuit d'amour (la «nuit des mille et une nuits» ainsi que le formule poétiquement Lucienne Peiry), Helga Goetze ressort métamorphosée. Elle a découvert le plaisir. Elle n'est plus la même quand elle rentre en Allemagne, mais il lui faut deux ans pour en prendre conscience. «Comprenant qu'elle a jusqu'ici vécu déconnectée de son corps, Helga Goetze décide d'en finir avec les tabous qui l'ont si longtemps aliénée. Toujours avec l'accord de son mari, elle publie des petites annonces dans les journaux : «Femme au foyer cherche contact.» (*Hausfrau sucht Kontakte*). Elle multiplie les amants. Mais cela ne lui suffit plus. En 1974, âgée de 52 ans, elle quitte le domicile et part vivre dans des communautés d'homosexuels, de femmes-mères marginalisées et d'adeptes de la révolution sexuelle.

De quoi vit-elle ? Probablement d'un petit pécule. Ou serait-ce d'une rente de son époux ? Elle ne divorce pas. Elle vit parmi ceux qui adoptent l'idéal du couple libre et se met à documenter ce choix au fil d'échanges qu'elle retranscrit avec minutie. Elle fonde l'Institut d'information sexuelle et part à la rencontre des gens pour les faire parler de leur vie sexuelle : «Elle reçoit tous les jours, de 17 heures à 19 heures, dans une tenue brodée de couleurs vives, couverte de scènes exaltant le plaisir sexuel. Elle déploie également de grandes œuvres ornées aussi de broderies. Elle recueille les témoignages des visiteurs et tient salon, d'une certaine manière.»

De ces rencontres, Helga Goetze fait la matière d'une intense production d'images et de mots. Elle note ses observations sur des milliers de pages. Elle écrit 3 000 poèmes. Elle réalise 300 pièces de joaillerie textile. L'Institut est transformé en Université génitale (avec un jeu de mots sur «géniale»). «Quand je suis allée à Berlin en 2007, il y avait une plaque en bas de l'immeuble qui abritait l'université, raconte Lucienne Peiry. Sur place, j'avise un jeune gars de 30 ans environ et je lui demande s'il connaît une vieille dame nommée Helga Goetze. Il me répond : “C'est ma maîtresse. Je vais chez elle tous les vendredis soir, pour passer la nuit. Ma femme vient d'accoucher, mais elle est au courant”.» Pour tous ceux et toutes celles qui l'entourent, Helga Goetze semble être l'équivalent d'une magicienne. Elle aide les gens à ne plus avoir peur, ni honte. A ne plus être jaloux, ni possessifs.

Baiser pour faire un monde meilleur

A partir de 1983, elle va même au-devant de la foule, pour prêcher la bonne parole. «*Son activité de prédicatrice commence quand elle a 61 ans, explique Lucienne Peiry. Chaque jour, de 11 heures à 13 heures, elle part à vélo au cœur de Berlin pour faire ses tournées apostoliques.*» Elle porte comme une soutane son habit de lumière : un manteau et un bonnet brodés d'images licencieuses et de slogans – «Baiser c'est aimer» (*Ficken ist lieben*), «Baiser c'est la paix» (*Ficken ist frieden*). Elle crée plusieurs parures de rechange. «*Il s'agit pour elle d'attirer le regard.*» Postée sur les marches de l'Église du souvenir (Gedächtniskirche) ou devant l'université technique de Berlin, elle brandit un panneau et «*apostrophe les passants de façon provocatrice afin de susciter le dialogue*». La police, au début, ne voit pas d'un très bon œil cette forme de provocation.

«*Au début, elle se fait arrêter pour trouble à l'ordre public, explique la commissaire d'exposition. On lui demande de consulter un psychiatre.*» Mais comme la loi lui reconnaît le droit de manifester et qu'elle accomplit chaque jour ce rituel hors du commun, les attitudes changent. Des policiers se mettent à la saluer. Pour Helga Goetze, cela ne change rien. Jusqu'au bout, jusqu'à cet AVC qui la terrasse, cette femme continue de prôner publiquement la jouissance. «*Elle dérange autant qu'elle trouble*», résume Lucienne Peiry, en insistant sur la dimension profondément spirituelle de ces tenues voyantes, couvertes de «*femmes nues, aux vulves rouges de désir*» brodées sur le modèle des tympons d'église et qui font de Helga Goetze l'incarnation d'une suprême vérité.

«[Parures d'Art Brut](#)», exposition au Musée des beaux-arts, Le Locle (Suisse), jusqu'au 25 septembre.